

COSMOS ET MORALE CHEZ MAETERLINCK

Jean Kaempfer, Université de Lausanne

Lorsqu'il atteint à la première vieillesse, vers 70 ans, Maeterlinck est un homme plutôt serein. Chaque année, il se rend aux bains de Royat, dont les eaux radioactives soignent efficacement son hypertension: avis aux sexagénaires et "à plus forte raison [aux] septuagénaires qui, s'ils échappent au cancer [...], n'ont plus guère à redouter que l'attaque d'apoplexie, l'artérite, les accidents cardiaques, l'urémie et autres méfaits similaires de l'artério-sclérose" (Maeterlinck, 1934, p. 141) De son propre aveu, il vit sans se priver, sans excès non plus; et il connaît la paix des sens, si l'on en croit cette confiance indirecte, dans *Le Sablier*: "A un certain âge, quand le prisme du désir s'est brisé, le jugement que l'on porte sur la beauté des femmes est presque toujours et malgré soi, cruel." (Maeterlinck, 1936, p. 108) Les travaux et les jours de Maeterlinck sont sans histoire; ainsi les notations à caractère personnel sont rares dans ses textes des années 30; celles que je viens de rapporter sont pratiquement seules de leur espèce. De même, la "montée des périls" en Europe y est peu présente, sinon au passage, lorsque Maeterlinck s'interroge par exemple sur l'aberration qui voit les grands peuples systématiquement dominés "par des *minus habentes*, par des dégénérés qui ne voient pas plus loin que leur mangeoire". (*Ibid.*, p. 146) C'est là, pense Maeterlinck, une conséquence de la Grande guerre, qui a fauché les élites et laissé survivre les "déchets" (lesquels, logiquement, "élisent des déchets"...); mais cette explication ne rend pas entièrement compte de "l'infériorité, également collective, d'à présent." (*Idem*) N'avait-on pas imaginé, avec Néron, Caligula, puis sous la Révolution française, avoir "atteint le fond des abîmes"? Or voici que "la Russie d'aujourd'hui" semble vouloir "percer ce fond pour descendre davantage dans ce qui n'a pas encore de nom, et atteindre la termitière souterraine où nous pourrions tous". (Maeterlinck, 1934, p. 178)¹ En politique, le pire est toujours sûr... Et si Maeterlinck s'attarde à évoquer avec émotion les morts accidentelles du roi Albert I (en 1934), et de la reine Astrid (en 1935), c'est pour élargir bientôt la discussion vers l'ancestrale et insoluble question du libre-arbitre et du destin.

Ce qui frappe en effet le lecteur, lorsqu'il s'engage dans les deux recueils de réflexions et de pensées que j'ai cités, mais aussi dans les ouvrages de vulgarisation qui leur servent de substrat,² c'est, outre l'ampleur métaphysique du propos, une passion, voire une véritable gourmandise, pour tout ce qui est énigmatique, – pour le "grand secret", dont

¹ Maeterlinck avait déjà développé cette analogie dans *La vie des termites* (1926). Voir Kaempfer (2012).

² Je m'en tiendrai ici à *La Vie de l'espace* (Maeterlinck, 1928) et à *La Grande Loi* (Maeterlinck, 1933).

les termes ultimes s'énoncent ainsi: "Tout a toujours été. Mais pourquoi quelque chose est-il? Et si tout est, pourquoi tout n'est-il pas heureux? Voilà les trois points capitaux de l'énigme." (Maeterlinck, 1936, p. 145)³ Maeterlinck, un peu à l'image de "l'interrogant bailli" de Voltaire, ne peut "réprimer sa fureur de questionner";⁴ mais à la différence de celui-ci, Maeterlinck choisit soigneusement ses questions; les siennes, ce sont toujours de ces questions premières dont on est assuré qu'elles ne pourront jamais connaître de réponse... Ainsi la Nature qui occupe ici son attention, n'est-elle pas celle alentour, dont les paysages nous émeuvent, mais ce principe actif auquel – pour reprendre la définition de Buffon que cite le Robert – "on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constants, tous les phénomènes de l'univers".

Prenons *La Vie de l'espace*, par exemple; l'essai qui ouvre le volume, et en occupe l'essentiel, est consacré à la quatrième dimension. "[E]n ce moment même", se réjouit Maeterlinck (nous sommes en 1928), "un physicien de génie" – où l'on reconnaît Einstein – est en train de réveiller un grand mystère assoupi depuis Kant: l'Espace aujourd'hui "se ranime, se multiplie, se peuple de faits et d'événements inattendus, s'agrandit à perte de vue, d'imagination et de raison, acquiert une quatrième dimension". (Maeterlinck, 1928, p. 7) Telle est la beauté – dangereuse, juge Maeterlinck – des "hautes mathématiques et [de] l'hypergéométrie" (Maeterlinck, 1928, p. 40): c'est comme si elles avaient le pouvoir féérique d'excéder l'enceinte phénoménale dans laquelle nous sommes enfermés – car "par les seules forces de notre intelligence nous ne pouvons sortir du monde à trois dimensions" (Maeterlinck, 1928, p. 41) – pour nous emporter "par delà la zone habitable de notre esprit" vers ce que nous serons peut-être, lorsque notre intelligence se connaîtra complètement. En attendant cette parousie, nous pouvons toujours essayer d'imaginer notre situation effective dans le monde à quatre dimensions. Les expériences "pour voir", chez ceux que cette spéculation passionne,⁵ ne manquent pas: Hinton fait ainsi l'hypothèse "selon laquelle la naissance, le développement, la vie et la mort des êtres animés ne seraient que des phases présentées par le passage de corps à quatre dimensions dans notre espace" (Maeterlinck, 1928, p. 58). Un autre explorateur de l'hyperespace, P. D. Ouspensky, nous invite à nous mettre dans la peau d'un chien et à faire, en cet équipage, le tour d'un objet cubique. Pour le canidé, qui vit "mentalement" dans un espace à deux dimensions, la promenade se résume à une succession de carrés apparaissant et disparaissant; "il n'aperçoit donc l'objet à trois dimensions que pendant qu'il passe devant. La sphère et le cube n'existent pour lui qu'en fonction du temps, ne sont que du temps

³ *Le Grand Secret*, c'est le titre de l'ouvrage que Maeterlinck consacrait en 1921 aux phénomènes occultes.

⁴ Voltaire, *L'Ingénu*, chap. 1.

⁵ Au premier rang desquels Maeterlinck fait figurer Charles Howard Hinton (1853-1907), 'auteur de *The Fourth Dimension* [...] et de *Scientific Romances*. [...] Tous ceux qui ont écrit sur la quatrième dimension lui doivent quelque chose', note-t-il (Maeterlinck, 1928, p. 50).

devenu visible.” (Maeterlinck, 1928, p. 88) Or, nous sommes dans la quatrième dimension (mais l’ignorant) exactement comme ce chien l’est dans la troisième, qu’il prend pour du temps! Mais s’il faut imaginer le chien heureux – car ces carrés qu’il avise, et qui au vrai sont un cube, le chien, me dis-je *in petto*, se moque bien de leur nature tridimensionnelle au moment où sans demander son reste il les compisse joyeusement – pour nous en revanche, tout devient énigme. Et c’est ainsi que la lumière non humaine émanée des hautes mathématiques rend plus obscure encore la nuit où nous sommes: avec l’invention de la quatrième dimension, nous procédons comme le chien ou le limaçon, qui transposent dans le temps ce qu’ils ne peuvent concevoir ou comprendre. Mais nous avons sur ces animaux le triste avantage de savoir que nous expliquons ainsi “la nuit par les ténèbres et les ténèbres par la nuit, tourn[ant] sans espoir dans le cercle de l’inconnaissable.” (*Ibid.*, p. 113).

De ces ténèbres, “est-il nécessaire d’en sortir?” (Maeterlinck, 1936, p. 8). La question figure à l’ouverture du *Sablier*, aussitôt suivie de cette autre: “N’est-ce pas demander s’il est nécessaire de vivre?” En effet, pendant la petite décennie de la production de Maeterlinck qui m’occupe ici, le séjour obstiné et “interrogant” au cœur de “l’impasse cosmique” (Maeterlinck, 1928, p. 118) représente “le principal, le plus urgent des devoirs” (Maeterlinck, 1936, p. 9). – et j’ajouterai: le plus vif, le moins coupable des plaisirs. Si, après la quatrième dimension, il s’intéresse en 1933, avec *La Grande Loi*, à la gravitation universelle, c’est assurément parce qu’on atteint avec elle “à l’inconnue suprême, la plus grande de toutes”, là où s’opère le “mélange de la masse, de l’espace et du temps dans le plus inconcevable mystère.” (Maeterlinck, 1928, p. 110).

Avec la gravitation, nous touchons en effet au sublime – c’est-à-dire à “ce qui est absolument grand,” (Kant, 1974, p. 87) dit Kant, et ne peut donc “être contenu en aucune forme sensible;” (*Ibid.*, p. 85) mais, ajoute Kant, notre esprit n’est pas absolument impuissant face au sublime; il peut en fournir des présentations vives, quoique nécessairement inadéquates. Or, pour donner à éprouver le sublime du cosmos newtonien, Maeterlinck excelle dans l’invention de telles approximations. Car s’il “est impossible de représenter l’inextricable, l’effarant réseau de forces” (Maeterlinck, 1933, p. 37) qui ordonne la gravitation universelle, on peut néanmoins multiplier les questions exploratoires, les hypothèses, les variations d’échelle. Celle-ci, par exemple, où la densité extraordinaire des naines blanches (“deux mille fois celle du platine” (*Ibid.*, p. 100) donne lieu à un exercice de relativisme: “Comparés à ces monstres des centaines de fois plus durs et plus impénétrables que le diamant, nous ne sommes, avec nos rocs et nos métaux que d’inconsistantes nébuleuses, de vagues fumées que déforme ou dissout le moindre souffle de l’espace.” (*Ibid.*, p. 101) Ailleurs, une question oiseuse, “L’univers tombe-t-il dans l’espace?” – “nous n’en savons rien” note Maeterlinck – sert de tremplin à une rapide

fiction cosmologique, qui parle à l'imagination: "Depuis toujours nous sommes peut-être directement attirés, nous et tous les mondes que nous apercevons, vers quelque inconcevable agglomération de matière perdue dans l'infini de l'infini [...] qui elle-même se précipite, à son tour, vers une agglomération plus gigantesque; et ainsi indéfiniment dans le temps sans bornes et l'espace sans limites." (*Ibid.*, p. 38)

De façon plus abstraite, Maeterlinck aime aussi confondre l'esprit, l'acculer aux limites de ses possibilités logiques, en jouant avec virtuosité de ce que Kant avait nommé les "antinomies de la raison pure": temps vs éternité, fini vs infini, etc. Voici un exemple de ces "vertiges fixés",⁶ que je trouve dans *Avant le grand silence*: "L'éternité c'est l'océan, le temps c'est la vague. Si l'éternité avait commencé, que serait ce commencement? Il ne pourrait naître que dans une autre éternité, laquelle aurait également commencé, et ainsi de suite indéfiniment et inutilement". (Maeterlinck, 1934, p. 52-53) Et en voici un autre, dans *Le Sablier* cette fois:

Tâchons de comprendre que rien n'existe dans le temps, mais que tout existe en même temps; ou plutôt, que le temps n'existe pas. [...] Tout est dans l'éternité, dans le présent [...] Nous croyons voir le temps se déplacer dans l'éternité comme les astres dans l'espace. Mais le temps n'est que l'ombre imaginaire de ces astres sur l'écran d'une dimension qui n'existe qu'à cause d'une infirmité de notre intelligence. Cette intelligence appelle éternité la face de l'infini qu'elle a le plus de peine à comprendre puisqu'il s'agit d'une face chimérique. L'éternité contient l'espace infini, comme l'espace infini contient l'éternité. Instant ou étendue sans commencement ni fin. Voilà Dieu ou l'univers. (Maeterlinck, 1936, p. 143-144)

Retenons ici deux choses, quant à la forme, puis quant à la signification. *Avant le grand silence* et *Le Sablier* se présentent comme une suite de brèves notations, séparées par un triangle d'astérisques, qui occupent entre deux et dix lignes le plus souvent. Ce dispositif, comme celui des *Pensées* de Pascal, permet d'échapper à "l'ambiance grisâtre du traité méthodique, aux nécessités du style interstitiel, au tissu conjonctif" (*Ibid.*, p. 136).⁷ Mais c'est au prix du désordre (désordre naturel, se défend Maeterlinck, "qui, après tout, n'est peut-être qu'une sorte d'ordre secret;" (*Ibid.*, p. 10) et au prix des redites, aussi, "inévitables dans des notes écrites au jour le jour, qui tournent autour des mêmes idées." (*Ibid.*, p. 10) Et c'est ainsi que le carrousel de la notation diariste ramène au premier plan, à intervalles réguliers, la préoccupation métaphysique. Celle-ci scande et capitonne les deux

⁶ L'expression est de G. Genette, on s'en souvient; elle constitue, au singulier, le titre d'une étude recueillie dans Genette (1966).

⁷ Le propos vaut pour Pascal, mais on comprend qu'il faut l'appliquer à Maeterlinck également.

recueils. A chaque fois, un “nous” inclusif, et parfois impératif (“Tâchons de comprendre”), y accueille le lecteur, puis l’enferme (ou l’enferme) dans des présents de généralité sans réplique. Car le siège de Maeterlinck est fait: il a choisi; il est, en ces matières métaphysiques, pour l’éternité et pour l’infini, au nom d’un argument (celui du rasoir d’Occam) que l’on pourrait résumer ainsi: une énigme c’est assez, deux c’est trop! Je cite *Le Sablier*: “Pourquoi compliquer le mystère? Tout existe depuis toujours; c’est inexplicable. Mais si rien n’était (et qu’est-ce que ce rien qui n’est pas?) et si tout à coup de ce néant était sorti la création, serait-ce plus clair? A quoi bon deux incompréhensibles au lieu d’un?” (*Ibid.*, p. 40)

Dans le fil de ces prises de position affirmées, la décision quant au troisième conflit des idées transcendantales inventorié par Kant – le conflit de la liberté et du déterminisme – est, en principe, facile à prendre: les événements de notre vie, comme ceux de l’univers, sont inscrits définitivement dans l’éternel présent d’un agenda cosmique, Maeterlinck recourant parfois à la métaphore cinématographique, pour donner une idée de ce déterminisme implacable: “Tout ce qui eut lieu, tout ce qui aura lieu sur la terre, fut filmé, de toute éternité, dans le grand présent universel et le film repose dans les ténèbres d’avant l’homme”; la pellicule se dévide, et rien ne pourra “faire dévier d’une ligne un seul geste des milliers d’images figées dans le celluloïd de la bobine, comme tous nos actes sont figés dans le marbre, le granit ou le porphyre du destin.” (Maeterlinck, 1934, p. 168-169) Mais si la théorie paraît “très acceptable [...], dans la pratique, poursuit Maeterlinck, les difficultés s’amoncellent.” (Maeterlinck, 1936, p. 82) Considérons par exemple le “drame de Judas”, où les énigmes de la prédestination et du libre-arbitre “se concentrent et se magnifient jusqu’au vertige”. La trahison du douzième disciple est nécessaire, sainte, elle constitue le “[p]ivot de la Rédemption”; mais pour avoir obéi à son destin, Judas est “plus damné que le plus damné de l’enfer éternel”... Ici, note Maeterlinck, “la morale tourbillonne et ne sait plus où s’accrocher”: comment ne pas voir en effet, simultanément et contradictoirement, dans ce Dieu que Judas trahit, “le Dieu qui lui avait donné, bien avant sa naissance, l’ordre de le trahir”? (Maeterlinck, 1934, p. 152-153)

“Aux dépens de qui s’amuse-t-on?” La question, qui condamne Dieu – cet inexplicable “du second cran”⁸ – n’en reste pas moins pertinente; elle relance l’énigme de l’univers, sur son versant moral. Maeterlinck, je l’ai déjà rapidement évoqué, ne pense pas grand bien de l’humanité, qui “n’a en propre que sa stupidité collective” (Maeterlinck, 1934, p. 23); or “la stupidité de *Démos* semble, en ce moment, très nettement infra-humaine” (*Ibid.*, p. 21); tout se passe comme si l’humanité était menée par “des forces

⁸ ‘Si Dieu créa l’univers, l’univers a un commencement. Mais Dieu qui le créa n’en a point. L’inexpliqué, l’inexplicable sont reculés d’un cran mais restent exactement pareils. Pourquoi choisir ceux du second cran?’ (Maeterlinck, 1936, p. 147) La question figure à la p. 83.

étrangères et inconnues. Peut-être subit-elle l'influence de certains climats cosmiques, de certaines zones éthériques qu'elle traverse au cours de son voyage dans l'espace et le temps." (*Ibid.*, p. 22-23) Certes, l'univers est régi par un ordre auguste, au point que "[s]i un seul atome, un seul électron n'obéissait pas aux grandes lois, l'univers cesserait d'être l'univers" (Maeterlinck, 1936, p. 52). Mais ces lois sont-elles raisonnables? On peut en douter légitimement, et les interrogations abondent, qui vont de la plus physiologique – "La nature qui a épargné à la plante l'horrible système digestif et intestinal, a-t-elle cru progresser en l'infligeant plus tard à tout le règne animal, depuis l'insecte jusqu'à l'homme"? (*Ibid.*, p. 145) – jusqu'à la plus fondamentale, la gigantomachie d'Eros et de Thanatos, que Freud mettait en scène au même moment dans *Malaise dans la civilisation*: pourquoi en effet le *struggle for live*, "la vie entretenue par la mort"? "N'eût-il pas été tout aussi facile d'imaginer un principe d'amour, de bonté, de bonheur où la vie ne s'entreprendrait que par la joie ou le plaisir?" (Maeterlinck, 1936, p. 22) Question rhétorique, hélas, car c'est le contraire qui est vrai: "Le cruel et l'ignoble sont le vœu manifeste, la loi fondamentale de la nature." (Maeterlinck, 1934, p. 62)

Au demeurant, ce qui est vrai du monde moral vaut pour l'univers physique aussi bien. Si nous nous intéressons par exemple, avec Jean Rostand, aux métamorphoses successives qui mènent le crapaud vers son âge adulte, "on croit suivre, résume Maeterlinck, le travail de toute une équipe de petits employés médiocrement intelligents, fureteurs, bricoleurs, tâtilons, méticuleux mais parfois distraits, maladroits, hésitants, économes et somme toute assez malheureux dans leurs expériences. C'est l'équipe de la nature qui préside à nos destinées." (Maeterlinck, 1934, p. 25-26) Travail bâclé ici; et là, "trouvailles biscornues", "gageure carnavalesque", comme par exemple ce "rectum à 24.000 papilles" de la larve de libellule, créé pour rien puisqu'il est appelé à disparaître après les dernières mues: du coup "on se demande avec stupéfaction qui donc imagine tout ceci"... (Maeterlinck, 1936, p. 156) Dans ce jour déprimant, même les antiques "consolations du Portique", qui nous exhortaient à "croire à l'infailible raison, à la souveraine justice de la nature", nous paraissent soudain "puériles ou sophistiques". (Maeterlinck, 1934, p. 191) On atteint ici à un pessimisme radical, que cette maxime infinitive, dans *Le Sablier*, résume avec un laconisme terrible: "Ne rien demander, ne rien espérer, n'attendre que le pire et l'accueillir en silence." (Maeterlinck, 1936, p. 77)

Mais cette ataraxie aggravée, ce stoïcisme placé en hibernation, sont très peu dans le génie de Maeterlinck: "j'essaye de m'ennuyer, dit-il par exemple, afin que les dernières heures de ma vieillesse me soient plus longues"; mais c'est peine perdue: "Il est bien difficile de cultiver l'ennui quand on s'y prend trop tard." (Maeterlinck, 1934, p. 15) Sans doute, l'humanité est sotte; l'affairement humain est au mieux indifférent, et le plus souvent il est nuisible; mais il reste les énigmes de l'univers, et le devoir vital qu'elles nous

font de nous confronter à elles: “Il ne faut jamais cesser d’agir et de penser, comme si l’inconnaissable pouvait être connu, bien que nous sachions qu’il est infini et hors de notre atteinte.” (*Ibid.*, p. 26-27) Cet impératif veut tout d’abord que nous nous arrachions à la routine du quotidien, au cercle limité de notre conscience, à l’orgueilleuse paresse de notre intelligence; il nous faut, par des expériences de l’esprit, décentrer notre être, le rendre poreux, perméable à tout l’inconnu dans lequel il baigne. Considérons cette conscience, par exemple, “dont nous sommes si fiers”: elle n’est peut-être qu’ “une sorte de membrane opaque, un néoplasme, un parasite, de notre cerveau qui nous isole à jamais de l’univers” – voire “le plus néfaste de nos dons qui nous masque la réalité de tout ce qui existe”. (*Ibid.*, p. 16) Quant à notre intelligence, qu’est-elle d’autre qu’une “petite qualité, une petite spécialité humaine”, bien misérable au regard de “l’intelligence universelle”? (*Ibid.*, p. 122) Et nous voudrions mesurer l’univers “à l’aide de la petite aune régionale ou municipale de notre intelligence”? Que n’avons-nous d’ailleurs, pour la nourrir, “des yeux-gravitation, des yeux-temps, des yeux-espace, des yeux-force, des yeux-éther, des yeux-infini et combien d’autres qui percevraient des phénomènes dont nous n’avons pas la moindre idée”... (*Ibid.*, p. 142)

Ces exercices spirituels libèrent progressivement une place psychique: “avec un peu de pratique et de persévérance”, le moi immodeste qui l’obstruait se défait de ses attaches et s’envole comme une baudruche; on en vient un jour à se dire: “Mon moi, ce n’est pas moi”; et alors, “[on] commence vraiment à ne plus exister.” (*Ibid.*, p. 29) Ou à exister autrement, dans l’intuition d’une subconscience “qui soutient et dirige toute notre vie” et nous baigne dans l’extase universelle. Cette conscience obscure et essentielle, n’existe-t-elle pas en effet “depuis toujours et pour toujours et n’est-elle pas la vraie conscience, qui n’a plus de souvenirs temporels et personnels, mais les souvenirs éternels et universels de la race, de l’espèce et des électrons”? (Maeterlinck, 1936, p. 55) Après que l’enceinte transcendante de l’espace-temps est apparue dans sa relativité “municipale”, ce sont maintenant les “portes d’ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible”,⁹ qui s’entrouvrent. Notons que cette libération est à entendre, chez Maeterlinck, en un sens très matériel: c’est par notre existence cellulaire que nous accédons à l’immortalité, par ces “germes invisibles [...] qui vivent en nous, transmis par nos plus lointains ancêtres, comme transmis par nous ils continueront de vivre en nos descendants les plus éloignés.” (Maeterlinck, 1936, p. 25-26). Ces “chromosomes ou autres” – qui annoncent, avec cinquante ans d’avance, la génomique actuelle – “accumulent en eux toutes les expériences, toutes les qualités et tous les défauts, tous les caractères physiques et moraux de ceux qui nous ont précédés.” Nous sommes ainsi les passants résumatifs de “tout le

⁹ On a reconnu la deuxième phrase d’*Aurélia* (Nerval).

passé et tout l'avenir de l'humanité [...] Nous ne sommes qu'un moment de ces cellules [où] s'entassent toute l'histoire, même préhistorique, et toutes les annales futures de l'homme." (*Ibid.*, p. 26-27)

Cette extension grandiose de notre être donne à penser, et à rêver: elle nous promet en particulier des descentes aux enfers heureuses, à la recherche de nos morts les plus chers. Le désir d'un tel commerce avec les "invisibles" (ainsi Maeterlinck les nomme-t-il) est omniprésent dans les dernières pages d'*Avant le grand silence*; et il fournit au *Sablier*, deux ans plus tard, son thème majeur. Qu'est-ce donc qui rend les morts si aimables? D'abord le fait que leur fréquentation est toujours tendre et apaisée: "Je n'ai jamais rencontré un mort mécontent", (*Ibid.*, p. 117) assure Maeterlinck; c'est parmi eux que nous comptons "nos meilleurs, nos plus sûrs amis"; aussi faut-il vivre avec eux pour ne plus perdre le sourire. ("Perdre le sourire, c'est le grand malheur de notre existence".) (*Ibid.*, p. 215) De même, c'est vers eux que nous descendons, "lorsqu'une épreuve nous secoue [...]. Nous sentons que c'est la terre ferme, le fond stable et permanent de notre existence." (Maeterlinck, 1934, p. 232) Les morts, qui nous consolent, en outre nous enseignent ("leur trésor est inépuisable") (Maeterlinck, 1936, p. 54) et nous font ainsi un devoir de ne pas les faire mourir, "car l'homme qui a tué ses morts laisse entre les générations un vide que rien ne comblera." (*Ibid.*, p. 126)

Maeterlinck, qui s'est beaucoup intéressé aux phénomènes métapsychiques¹⁰ (voyance, fantômes, etc.), a bon espoir d'ailleurs "que nous apprendrons [un jour] à communiquer avec nos ancêtres qui vivent dans nos cellules invisibles, à profiter de leurs expériences, de leurs acquisitions". C'est l'optimisme des bons jours de Maeterlinck, lorsque l'imminence des découvertes à venir l'emporte chez lui sur la méditation tombale... "N'oublions jamais, dit-il par exemple dans *Avant le grand silence*, qu'une partie de l'inconnaissable d'aujourd'hui deviendra le connu de demain." (Maeterlinck, 1934, p. 69-70) Peut-être d'ailleurs s'en est-il fallu d'un cheveu pour que naquît, au sein des milliards d'individus qui auraient pu exister, "le surhomme que nous avons frôlé, qui eût transfiguré le sort de notre espèce, se fût rapproché de Dieu, eût trouvé le mot de l'énigme, le secret de l'éternité" (Maeterlinck, 1936, p. 175) ... En attendant, continuons "de poser des questions inutiles et sans espoir"; il est possible en effet que de guerre lasse "quelqu'un d'ici-bas, de là-haut ou de tout autour, finisse par donner une réponse". (Maeterlinck, 1934, p. 144). Mais qu'important au fond ce surhomme, et cette rêverie qu'une réponse nous sera donnée... Même inutiles et sans espoir, nos questions ne sont-elles pas à chaque fois inaugurales? Or ce bonheur matinal est sans prix. "Quand la Nature nous oblige à dire: "Je ne sais plus", alors commence la fête de l'esprit". (*Ibid.*, p. 151)

¹⁰ Dans *L'Hôte inconnu* (1917), en particulier. La citation qui suit est dans Maeterlinck (1936, p. 54).

Littérature

Genette, Gérard (1966). *Figures I*. Paris: Seuil.

Kaempfer, Jean (2012). "Foules entomologiques. Les insectes de Maeterlinck", *Contemporary French and Francophone Studies. Special Issue : Human-Animal II*, 16/5: 665-671.

Kant, Emmanuel (1974). *Critique de la faculté de juger*. (trad. A. Philonenko). Paris: Vrin.

Maeterlinck, Maurice (1928). *La Vie de l'espace*. Paris: Bibliothèque-Charpentier, Fasquelle.

Maeterlinck, Maurice (1933). *La Grande Loi*. Paris: Bibliothèque-Charpentier, Fasquelle.

Maeterlinck, Maurice (1934). *Avant le grand silence*. Paris: Fasquelle.

Maeterlinck, Maurice (1936). *Le Sablier*. Paris: Bibliothèque-Charpentier, Fasquelle.